

HUGUETTE BOUCHARDEAU

# S. Simone Signoret

Biographie



Flammarion

Extrait de la préface de Hugues Bouchardeau





Simone Signoret

DU MÊME AUTEUR

- Nathalie Sarraute*, Flammarion, 2003.  
*Mes nuits avec Descartes*, Flammarion, 2002.  
*Elsa Triolet, écrivain*, Flammarion, 2001.  
*Une autre façon de dire je*, Flammarion, 2000.  
*Agatha Christie*, Flammarion, 1998.  
*Faute de regard*, Écriture, 1997.  
*Les Roches rouges*, Écriture, 1996.  
*Simone Weil*, Julliard, 1995, réed. HB éditions, 2000.  
*La Famille Renoir*, Calmann-Lévy, 1994.  
*Le Déjeuner*, François Bourin, 1993.  
*Carnets de Prague*, Seghers, 1992.  
*La Grande Verrière*, Payot, 1991.  
*Rose Noël*, Seghers, 1990, réed. HB éditions, 2001.  
*George Sand, la lune et les sabots*, Robert Laffont, 1990,  
réed. HB éditions, 1999.  
*Choses dites de profil*, Ramsay, 1988.  
*Le Ministère du possible*, Alain Moreau, 1986.  
*Un coin dans leur monde*, Syros, 1979.  
*Hélène Brion, la voie féministe*, Syros, 1978.  
*Pas d'histoire, les femmes*, Syros, 1977.

Huguette Bouchardeau

Simone Signoret

*Biographie*

Flammarion

© Éditions Flammarion, 2005.  
ISBN : 978-2-0806-8749-4

## INTRODUCTION

La première question que posent lecteurs et journalistes à propos de tout ouvrage biographique est la suivante : pourquoi avoir choisi ce personnage-là plutôt qu'un autre, pourquoi Simone Signoret ? Et je ne saurai, comme d'habitude, répondre que par des évidences : une femme remarquable, grande actrice et témoin de son temps à la fois, une femme dont la vie donne à rêver, à apprendre et à comprendre.

Mais je mettrai bien vite mon interlocuteur en garde contre les interprétations hâtives : non, je n'ai pas connu personnellement Simone Signoret et je n'ai eu – encore que la faible différence d'âge entre nous, quatorze ans, et la fréquentation de certains cercles militants identiques eussent rendu cette rencontre plausible – ni l'honneur ni le bonheur de la rencontrer.

Non, je n'ai pas l'intention d'entrer dans les débats qui ont pu mettre en cause les relations entre la fille de Simone Signoret, Catherine Allégret, le fils de celle-ci, Benjamin Castaldi, et Yves Montand, devenu d'ailleurs père adoptif de Catherine. C'est de Simone que j'ai l'intention de parler, même si Catherine Allégret et son mari Maurice Vaudaux m'ont été d'une aide précieuse et chaleureuse dans la recherche de documents – qu'ils en soient ici remerciés !

Non, enfin, pour reprendre une fois encore la réponse faite si souvent à propos d'autres livres, je n'éprouvais pas de « passion » à l'égard de Simone Signoret ! D'ailleurs, si le

professeur de philosophie que j'ai été pouvait glisser un mot à propos de ce terme de « passion », je dirais volontiers que l'usage qui en est fait aujourd'hui me paraît souvent excessif et inapproprié : on l'applique aussi bien à l'amour que l'on porte à Dieu et aux hommes, à l'alpinisme et aux courses d'escargots, à un genre littéraire et à la collection des fèves trouvées dans les galettes des Rois... Et, au lieu de la notion cartésienne qui entendait l'entraînement imposé par le corps et le cœur aux forces de l'esprit et de la raison, la passion est devenue la définition et souvent l'excuse de toute action inexplicable : elle fait fléchir les jurys d'assises, elle est censée rendre admirables les occupations les plus frivoles. Alors non, trois fois non, le biographe n'a pas à être « passionné » par son « sujet », si le sujet est la personne dont il essaie de reconstruire la vie et l'œuvre, et il ne peut, il ne doit, qu'être intéressé par le travail qu'il accomplit, si ce travail est justement celui de la reconstitution la plus complète et la plus compréhensive possible de la vie dont il a choisi de rendre compte. Attitude « compréhensive », dis-je, et je veux bien aller dans la compréhension jusqu'à cette « empathie » qui n'est ni forcément sympathie spontanée, ni surtout tentative d'identification, puisqu'il s'agit d'appréhender ce qui s'est réellement passé dans la vie de quelqu'un, et ce qui le rend à la fois unique dans sa particularité et représentatif de son milieu et de son temps.

Pourtant, s'il ne s'agit pas pour moi de me « passionner » forcément pour un personnage, encore moins de m'identifier à lui, le récit autobiographique ne présentera d'intérêt que si la vie racontée a été bien remplie. Pour que le lecteur trouve à se nourrir de ce genre d'ouvrages, il faut – s'il ne suffit pas – que le « modèle » décrit présente lui-même une existence qui donne à découvrir et à penser. Toute vie « ordinaire » peut servir de sujet d'écriture, mais – hormis les témoignages qui jouent le rôle de documents sur d'autres civilisations, d'autres peuples, comme tant de récits de la collection *Terre humaine* –, il y faudra alors un autre art d'écriture, celui du fragment de la nouvelle ou du roman qui réussissent, à la manière de Nathalie Sarraute, à se mouvoir dans l'univers inti-

miste à peine perceptible de ce que Vladimir Jankélévitch appelait *le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien*. Ai-je besoin d'ajouter que la vie de Simone Signoret fait partie de ces existences bien remplies dont le lecteur attend substance nourrissante et dont le biographe fait son miel. Parce que, d'abord et avant tout, elle fut une grande actrice du cinéma. Sans doute aussi parce que la vie partagée avec un autre grand acteur – le chanteur Yves Montand – lui permit de connaître d'autres formes de célébrité, au théâtre et dans tous les domaines du spectacle. Et encore, parce qu'elle ne se satisfît jamais de jouir simplement de cette célébrité conquise, et tenta de mettre sa notoriété et son influence au service des causes qu'elle estimait indispensable de défendre. Enfin parce que, dès 1975, elle devint, avec la publication de *La Nostalgie n'est plus ce qu'elle était*, un véritable écrivain, qui devait confirmer son talent, en 1985, par l'écriture du roman *Adieu Volodia*.

Et peut-être touche-t-on ici la véritable difficulté à écrire une biographie de Simone Signoret : lorsque le personnage que le biographe a choisi de peindre est auteur lui-même d'une autobiographie, tout se complique. Non parce qu'il faudrait prendre des distances en termes d'objectivité (il est relativement simple de décrypter les jugements sur soi, de dépister les embellissements ou les dépréciations) mais surtout parce que toute biographie est de par sa nature un choix entre des matériaux éparpillés, divers, comme les éléments incertains de la mémoire et les traces plus sûres des photos, des lettres, des enregistrements retrouvés lorsqu'on se raconte sa vie à soi-même. Toute histoire de vie est forcément architecture. L'autobiographie de votre « modèle » vous impose donc une construction déjà prête, et lorsqu'il s'agit d'un livre aussi bien construit et bien écrit que *La Nostalgie n'est plus ce qu'elle était*, il faudrait pouvoir se déprendre, non des jugements portés par l'auteur sur lui-même – ces jugements sont partie intégrante et révélatrice du portrait – mais du cheminement du livre qui vous impose comme événements dominants ce que l'auteur a bien voulu dessiner et, surtout, laisse dans l'ombre ce qu'il n'a pas cru devoir montrer. Tout est simple

lorsque l'auteur écrit : moi, je pensais cela, tel autre pensait autre chose ; il vous met lui-même sur la piste d'une interprétation à choisir. Tout devient en revanche compliqué lorsqu'il choisit d'ignorer des recoins de vie qu'il n'a jamais vraiment reconnus comme siens.

Un exemple d'interprétation simple : au moment où éclate le « scandale » de la liaison entre Montand et Marilyn Monroe, Simone Signoret, revenue en France alors que Montand est resté à Hollywood pour un tournage, se voit sollicitée de signer le *Manifeste des 121* sur la guerre d'Algérie. D'ordinaire, Montand et elle paraphent toujours ensemble ce genre de textes. Le téléphone a toujours bien marché entre eux lorsqu'ils étaient éloignés. Cependant, ce jour-là, Simone arguë de leur éloignement pour ne pas amener Montand à signer, accréditant ainsi un peu plus la thèse, couramment répandue à l'époque, qu'elle représentait la « conscience politique » du couple, plus solidement engagée que le chanteur. Comme Simone a l'honnêteté de signaler dans *La Nostalgie...*<sup>1</sup> que Montand lui en voudra longtemps de ne pas l'avoir associé à cette démarche publique, le biographe pourra choisir l'interprétation de l'un et de l'autre, ou faire la part des choses.

Un exemple d'interprétation plus compliquée : celle qui concerne les rapports entre Montand, Signoret et Catherine Allégret. L'auteur de *La Nostalgie...* se garde bien d'évoquer quelque difficulté à cet égard. Si petit-fils puis fille n'avaient pas choisi de raconter ce que l'on sait, Simone nous aurait entraînés à une lecture fort paisible des relations entre beau-père et belle-fille. Aujourd'hui, nous comprenons peut-être mieux une petite phrase – une unique phrase – au chapitre V de l'autobiographie ; après un passage qui vante toutes les chances de la petite Catherine « récupérée » dans les meilleures conditions matérielles par le nouveau couple l'année qui suivit la rencontre entre Yves et Simone, sa mère ajoute : « Elle n'avait pas quatre ans. Montand n'en avait pas vingt-neuf, c'était inévitable... ils se sont aimés<sup>2</sup>. » Formule banale ou constat douloureux ? J'ai déjà dit que je ne tenais pas à m'engager dans un débat pour lequel manquent les arguments de deux au moins des intéressés. Et Simone Signoret a eu une

vie assez riche et pleine pour que sa biographie puisse éviter ces recoins obscurs. Pourtant, il faut bien reconnaître que c'est elle qui nous tire par la manche, en nous obligeant à détourner les yeux : en refusant de nous engager dans la description de ce que furent sans doute les tiraillements entre les trois personnages, nous choisissons forcément une image de la vie de Simone Signoret plutôt qu'une autre, et c'est elle qui nous force la main.

Ainsi, le biographe d'un personnage ayant produit lui-même une autobiographie risque tour à tour le plagiat dans le détail (comment ne pas reprendre les détails, les anecdotes d'un voyage, d'un tournage si brillamment racontés ?) et l'aveuglement (comment ne pas entrer à la suite de son modèle et néanmoins auteur dans la construction cohérente qu'il a réalisée à partir de sa propre vie ?). Nous avons tenté de pallier la première de ces difficultés en situant scrupuleusement les emprunts à *La Nostalgie...* et au petit livre qui suivit : *Le Lendemain elle était souriante*<sup>3</sup>. Nous ne pouvons échapper à la seconde que par la comparaison des sources, la recherche des « blancs » dans la trame, et cet effort peu aisé à définir qui sous-tend tout travail biographique : la tentative de comprendre...

Bref, eût-on entassé sur les rayons de sa bibliothèque et dans la pile de ses cassettes et autres DVD le maximum de documents, eût-on tout lu, tout vu (ai-je besoin de dire que je n'y prétends pas ?), resterait encore l'essentiel, où nous retrouvons la fameuse « empathie » si aimablement prêtée par les psychologues... se sentir assez proche de son sujet pour pouvoir écouter ses confidences comme il en va des conversations entre amis : tout ne s'y dit pas mais, entre les mots, au travers des petits et des grands événements, l'essentiel peut passer, et la pertinence du regard s'accompagner de l'indulgence du cœur.

Pertinence, indulgence, admiration aussi pour celle qui désira toute sa vie bien faire son métier d'actrice et rêva peut-

être plus encore d'incarner, comme les vedettes qui avaient enchanté son adolescence, cette image fascinante née dès les premières années du cinéma : une star. Et comme cette star-là ne voulait délaissier ni le terrain de l'intelligence ni celui de l'engagement social et politique, Simone Signoret deviendra une citoyenne exemplaire, toujours prête à appuyer des causes qu'elle estimait justes, cette exigence l'entraînant, plus souvent qu'à son tour, à des révisions douloureuses. Deux personnes en une : la militante bénéficiait de la popularité de la star, la star faisait pardonner sa vie privilégiée par la générosité de la militante.

Que la belle dame de *Casque d'or*, la madame Rosa s'acceptant vieillie et enlaidie de *La Vie devant soi* nous pardonne de parler d'elle en son absence, elle qui le fit si bien. Citons un autre auteur qu'elle pour rappeler nos craintes avant de livrer au lecteur ce raccourci de sa vie : « Qu'un individu veuille évoquer chez un autre individu des souvenirs qui n'appartiennent qu'à un troisième, voilà un paradoxe évident. Réaliser en toute tranquillité d'esprit un tel paradoxe, c'est l'innocent objet de toute biographie<sup>4</sup>. »

## CHAPITRE 1

# Entre-deux-guerres

1921-1940

*« On n'est fait que par les autres,  
et à partir du moment où on se  
raconte, on raconte les autres<sup>5</sup>. »*

28 juin 1919. Dans la galerie des Glaces du château de Versailles, quatre grands acteurs et un figurant ; pour les acteurs, le « Tigre » devenu le « Père la Victoire », Georges Clemenceau, chef du gouvernement français ; l'auteur du « budget du peuple » qui a taxé les grandes fortunes du Royaume-Uni David Lloyd George, premier ministre britannique ; le professeur de droit constitutionnel Vittorio Emanuele Orlando, chef du gouvernement italien ; et l'homme de « la Nouvelle Liberté », Thomas Woodrow Wilson, président des États-Unis. Ils signent solennellement le traité de paix qui met fin, plus de sept mois après l'armistice, à la « Grande Guerre ». Et l'Allemagne ? Depuis le 18 janvier 1919, date à laquelle ont commencé les discussions en vue du traité, le vaincu a été exclu des pourparlers. Au moment de la ratification, acceptée à contrecœur par les députés allemands de l'Assemblée de Weimar, le texte ressemble si fort à un *Diktat*, comme on le qualifie outre-Rhin, que le chancelier Scheidemann démissionne plutôt que d'y apposer sa signature, et le cinquième participant, allemand, sera donc un simple figurant.

On sait quelles conditions draconiennes furent imposées à l'Allemagne : clauses territoriales qui l'amputaient du huitième de son territoire et du dixième de sa population, clauses économiques et financières imposant le paiement de « réparations » si lourdes que l'économie germanique allait s'en trouver exsangue, précipitant une crise économique sans précédent qui ferait le lit du nazisme, clauses morales obligeant à reconnaître la responsabilité de l'Allemagne dans le conflit et à livrer l'ex-empereur Guillaume II et nombre de ses concitoyens comme criminels de guerre, enfin clauses militaires prévoyant, entre autres choses, que les Alliés devaient occuper pendant quinze ans la rive gauche du Rhin et les trois têtes de pont de Mayence, Coblenze et Cologne.

C'est dans cette zone que l'officier André Kaminker fut affecté à la fin de la guerre, et c'est dans sa ville de garnison, Wiesbaden, la capitale de la Hesse, siège de l'administration interalliée d'occupation, que Simone vit le jour, le 25 mars 1921. Je crois un peu exagéré d'imaginer que Simone Signoret aurait été marquée par le refus de l'injustice dès cette petite enfance, injustice incarnée par le contraste entre la situation privilégiée des occupants et la misère qui était alors le lot de la population germanique : Simone quittera Wiesbaden avec ses parents en 1923 à l'âge de deux ans. La très précoce philosophe Simone Weil, née elle en 1909, aimait à rappeler qu'enfant (à dix ou onze ans), elle ressentait comme personnelle l'humiliation qui avait été faite au voisin allemand par le traité de Versailles ; ni les textes laissés par Simone Signoret ni la simple vraisemblance n'autorisent pour elle une interprétation identique. La « haine de l'occupation » dont elle fera état pendant la guerre lui vint pourtant de ce que lui avait raconté sa mère sur cette période : la vie aisée dans une grande maison pendant que la famille allemande propriétaire des lieux avait été reléguée dans une mansarde, sans les ressources minimales pour se nourrir.

## *André Kaminker*

Le fait d'avoir eu un père d'origine juive n'autorise pas non plus à penser que la jeune Simone Kaminker se soit sentie marquée par ses origines sémites. Comme beaucoup de juifs arrivés à l'âge adulte avant la montée du nazisme, André Kaminker ne revendiquait pas sa judéité. Évoquant son enfance dans *La Nostalgie n'est plus ce qu'elle était*, Simone écrit : « Je ne peux pas dire que j'ai connu un éveil au judaïsme. Au demeurant, je n'ai jamais été confrontée personnellement à l'antisémitisme. Mon père était l'archétype de l'assimilé. J'ai été élevée dans un total agnosticisme<sup>6</sup>. » Pourtant, la famille d'André Kaminker lui-même n'était pas exempte de ce que nous nommerions aujourd'hui le « communautarisme ». Il était le fils d'un diamantaire juif polonais et d'une juive autrichienne. Cette famille accepta mal l'épouse non juive qu'avait choisie leur fils, et la grand-mère paternelle dira un jour à sa petite-fille, à propos d'un film qu'elle l'avait emmenée voir que « c'était très beau de voir une belle-famille dans laquelle bru et belle-mère s'aimaient tant ». « À bon entendeur salut<sup>7</sup> ! » ajoute Simone qui se souviendra plus tard de la différence entre la famille paternelle installée dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement, soucieuse de respectabilité avant tout et où elle s'ennuyait ferme durant les repas du dimanche, et ses grands-parents maternels – le père de sa mère était un artiste peintre qui « n'avait pas réussi » – logés à l'étroit dans le XVII<sup>e</sup> où le grand-père continuait à pocher des couchers de soleil sur cette Méditerranée dont il restait l'exilé inconsolable.

Au moment de la naissance de Simone, André Kaminker faisait partie des troupes d'occupation. Après des études à l'Athénée d'Anvers puis à l'université libre de Bruxelles, il a d'abord accompli trois années de service militaire, puis quatre ans de guerre avant ses trois ans d'occupation en Allemagne. Il était officier, et comme il parlait couramment six langues il devint interprète à la Haute Commission interalliée. Il fut rendu à la vie civile en 1923. Le couple décida alors de rega-

gner la France, et s'installa à Neuilly. De cette petite enfance, à partir de sa troisième année, Simone se souviendra surtout du marché de l'avenue de Neuilly qu'elle fera revivre dans le roman – tellement nourri de toute sa vie – qu'est *Adieu Volodia*<sup>8</sup>. Elle vit alors surtout dans la compagnie de sa mère, et elle ne peut cacher l'admiration affectueuse qu'elle lui portera toujours ni le choix qu'elle fera de sa mère contre son père lorsque les deux époux, sans divorcer, s'éloigneront l'un de l'autre.

André Kaminker possédait une formation d'avocat et, après sa démobilisation, avait occupé un emploi dans une entreprise qui était d'un genre nouveau pour l'époque, l'agence de publicité d'Étienne Damour qui publiait aussi la revue *Vendre*. Dans cette agence se côtoyaient des jeunes gens dont la petite fille entendit ainsi les noms avant de les rencontrer, beaucoup plus tard : les Prévert, le poète Jacques et son jeune frère Pierre, qui n'avait pas encore entamé sa carrière de cinéaste ; Marcel Carné, du même âge que Pierre Prévert, qui faisait alors ses armes dans son premier métier, celui de journaliste ; Jean Aurenche, qui allait devenir l'un des scénaristes français les plus connus, en travaillant avec Marcel Carné ; Paul Grimault, le futur réalisateur des dessins animés poétiques que nous connaissons, s'essayait dans le groupe aux nouvelles formes du graphisme publicitaire. Tous étaient passionnés par les modes d'expression nouveaux qu'offraient les montages d'images et le cinéma. Ils ne péchaient guère par conformisme, et lorgnaient du côté des anarchistes et du surréalisme... Rien ne dit qu'André Kaminker, qui jouait chez Damour le rôle du juriste, ait été pris dans l'ambiance de ce groupe, mais il avait cependant choisi d'être la cheville ouvrière de la revue. Il semble bien qu'il ait beaucoup apprécié et son créateur et l'esprit qui y régnait, puisque c'est en pleurant qu'il regagna un jour la maison familiale en annonçant qu'Étienne Damour était mort et la belle aventure terminée.

Dès 1926, le père de Simone partage son temps entre l'interprétariat et le journalisme. En 1931, il est adjoint à la direction du *Petit Parisien*, de 1937 à 1939 il travaillera aux Messageries Hachette. En 1940, il rejoindra après l'armistice les Forces françaises libres à Londres. À la fin de la guerre, il deviendra interprète et directeur du service des traductions simultanées aux Nations Unies à New York, puis, de 1950 à 1957, chef interprète au Conseil de l'Europe. Son prestige était si grand dans le milieu des traducteurs qu'il fut nommé, après sa carrière active, président d'honneur de l'Association internationale des interprètes de conférence.

Simone ne lui ménageait pas son admiration sur ce plan professionnel : prestige de l'homme qui voyage, qui participe à tous les grands congrès internationaux, dont on lui dit qu'il a « inventé la traduction simultanée », et qui l'accueille un jour à la maison (elle a alors treize ans) « épuisé d'avoir traduit pour la radio française, au fur et à mesure, le premier grand discours d'Hitler à Nuremberg<sup>9</sup> ». Peut-être se souviendra-t-elle des talents de son père lorsqu'elle entreprendra elle-même, beaucoup plus tard, quelques traductions. Mais ceci est une autre histoire.

Ce qui frappe la petite fille, après le passage d'André Kaminker dans l'entreprise d'Étienne Damour, c'est que son père n'est presque plus jamais là. Devenue Signoret (en adoptant le nom de sa mère), elle écrira avec une certaine brutalité à propos de ses deux petits frères, Alain né en 1930, puis Jean-Pierre deux ans plus tard : « Je n'ai jamais très bien compris et je n'ai jamais cherché à savoir comment ces gens – mon père et ma mère – qui avaient attendu neuf ans avant de faire un second enfant, en ont alors engendré deux coup sur coup<sup>10</sup> ! » Peu semble d'ailleurs lui importer. Depuis longtemps ses parents lui ont promis « un petit frère ou une petite sœur » et son rêve se trouve doublement réalisé. Elle a raconté comment s'était épanouie chez elle, dans son rôle de sœur aînée, une vraie fibre maternelle : comment à la naissance de Jean-Pierre – pendant un séjour de vacances à La Baule –, elle appelle elle-même la clinique où sa mère a retenu sa place et s'occupe

d'Alain pendant le séjour à la maternité, l'emmenant à la plage, le faisant manger, lui faisant découvrir le petit frère qui vient d'arriver. Elle a onze ans seulement, mais se sent prête à suppléer le père toujours parti et à aider une mère un peu débordée. Elle soulignera, en évoquant ces années-là, qu'elle avait passé à neuf ans non la frontière de l'enfance mais celle de la responsabilité. Un sens de la responsabilité qui sera souvent sa marque, et qu'elle retournera quelquefois contre elle-même en sentiment de culpabilité. « Je suis une sœur aînée », répétera-t-elle souvent.

### *Georgette Signoret*

Georgette Signoret, sa mère, s'était mariée en 1920. Elle n'avait jamais exercé aucun métier, comme la plupart des jeunes femmes de la petite bourgeoisie de l'époque, trop protégées pour occuper les seules fonctions vraiment ouvertes aux femmes travailleuses, celles d'ouvrières ou de domestiques, trop petitement situées dans l'échelle sociale pour aspirer à des professions prestigieuses. Elle épousait un homme qui pourrait pourvoir aux besoins d'une famille, brillant officier attaché à l'armée par une fonction intellectuelle. Quand son mari, au fur et à mesure de ses promotions, l'installera dans des appartements toujours plus vastes, toujours plus chics, dans les quartiers chers de Neuilly, elle s'y sentira déplacée, ne les habitant pas vraiment, abandonnant les projets de décoration, mal à l'aise avec les petites bonnes qui se succèdent à un rythme accéléré. Dans sa branche familiale à elle, on comptait bien un aristocrate, un Dubois de Poncelet guillotiné sous la Révolution. Mais la grand-mère maternelle qui aimait évoquer cette noble ascendance omettait d'ajouter que son propre père était boucher et qu'elle s'était contentée elle-même d'exercer la profession de modiste. Elle se plaisait même à faire croire (en plaçant à tout propos : « Mon mari, qui est un grand artiste... ») qu'elle était la femme de l'acteur alors célèbre Gabriel Signoret...

La mère de Simone, elle, se moquait un peu de cette quête de notabilité. En revanche, c'était une femme à cheval sur certains principes. Celui de l'hygiène en particulier, très respecté au début du siècle qui avait découvert les vertus de l'asepsie. Simone a raconté comment elle avait subi avec embarras les récriminations de sa mère à l'égard de tous les coiffeurs chez lesquels elle la conduisait pour réaliser des coupes de cheveux « à la Jeanne d'Arc », parce qu'ils se montraient peu soucieux de stériliser les peignes et rasoirs... Et aussi le principe des précautions à prendre à l'égard de tous les dangers qui menaçaient les enfants imprudents : les chats qui griffent, les redoutables patins à roulettes... Sans doute eût-elle volontiers, comme l'avait fait le peintre Auguste Renoir, fait arrondir tous les angles des meubles pour protéger ses enfants si elle l'avait pu !

Elle manifestait aussi de belles convictions que nous nommerions aujourd'hui « citoyennes », et un certain goût pour la provocation. Simone se rappelle un incident chez un marchand de couleurs qui avait vendu à Georgette une brosse à dents d'origine japonaise. Lorsqu'elle s'aperçut de cette provenance, elle exigea de l'échanger : « Vous comprenez, monsieur, les Japonais viennent de signer un pacte avec les Italiens et les Allemands, et la moindre marchandise japonaise, la moindre brosse à dents vendue, ce sont des armes pour le Japon, l'Italie et l'Allemagne. Des pays fascistes. » Et comme le marchand répliquait : « Vous voulez donc une brosse à dents française ? », elle répliqua : « Non, je ne suis pas chauvine. Je veux seulement une brosse dents qui ne soit ni allemande, ni italienne, ni japonaise<sup>11</sup>. » Simone – qui devait alors avoir quinze ans – était peut-être un peu gênée, mais très admirative... « Quand on peut rapporter au marchand une brosse à dents japonaise, c'est qu'on a compris les événements<sup>12</sup>. » Simone sera plus tard, aux dires de tous ceux qui l'ont connue, quelqu'un qui « ne laissait rien passer » : elle avait de quoi tenir.

Georgette Signoret exprimait aussi des choix pacifistes : elle avait placé au-dessus de son lit un portrait d'Aristide

ÉPILOGUE .....	263
FILMOGRAPHIE .....	269
NOTES .....	273

Composition et mise en page



N° d'éditeur : FF874901  
Dépôt légal : septembre 2005